

Jean-Edern Hallier : propos inédits

Entrevue réalisée
par Jérôme Hesse

*Né en 1959 à Paris,
a travaillé de nombreuses années
dans l'édition et la presse
et a publié plusieurs livres.*

Cet entretien a été réalisé à la fin de l'année 1981, à Paris, dans l'appartement de Jean-Edern Hallier. Il a été diffusé sur une radio locale privée parisienne, où j'étais à l'époque journaliste-animateur-standardiste-producteur-homme de ménage, comme le voulait l'exaltation particulière de cette période. Il faut le lire aujourd'hui en le replaçant dans son contexte : 1981, l'année où après vingt-trois ans d'opposition, la Gauche arrivait au pouvoir, attendue avec passion par des millions de Français, et notamment par ma génération, qui n'avait tété que le lait gaullio-pompidolo-giscardien depuis sa naissance.

Jean-Edern Hallier était, à cette époque, l'intellectuel qui comptait : ami déclaré et reconnu du nouveau Président, penseur flamboyant, homme de coups médiatiques, écrivain incontesté. C'était une figure attirante, séduisante, pour l'apprenti en intelligence de vingt-deux ans que j'étais alors.

81-97 : beaucoup de choses se sont passées. Jean-Edern Hallier est mort, nous avons perdu des paquets d'illusions, appris à regarder et à comprendre. Pour ma part, après quelques mois de relations plus ou moins amicales avec Jean-Edern (surtout très "parisiennes"), je me suis éloigné discrètement à la rentrée de 1982. Entre-temps, il y avait eu cette histoire d'enlèvement, jamais élucidée. Il y avait aussi un petit cirque permanent autour du personnage, qui a fini par me mettre vraiment mal à l'aise. Les quinze années suivantes ont été, on l'a vu, un véritable festival, auquel j'ai assisté comme tout le monde, incrédule, et personnellement attristé.

Personne ne peut enfermer cet homme, le définir. Bernard-Henri Lévy le qualifie de "pathétique" dans un article récent du *Monde*.

Jean-Paul Dollé, dans un livre qui vient de paraître, consacré à Pierre Goldman, démontre les impostures et les postures de Hallier, dandy qui se disait révolutionnaire et avait tout de même épousé une héritière.

Quant à son ahurissante et insupportable joute avec François Mitterrand (insupportable des deux côtés, visiblement), elle en fait une caricature à tout point de vue. On pourrait encore ajouter qu'il était narcissique, mythomane, d'aucuns n'hésiteront pas à dire malhonnête, mais on ne l'aura quand même pas cerné pour autant.

Il faudrait peu à peu oublier ces épisodes, finalement assez inintéressants, et revenir à ce que Jean-Edern Hallier a toujours été vraiment, et premièrement : un écrivain, dont le talent était souvent foudroyant. De cet entretien désordonné, où il se montre une fois encore incroyablement brillant, mais comédien, martyr et mégalomane (et désespéré), c'est ce que j'ai pour ma part retenu. Lui-même, d'ailleurs, nous y invite.

J.H., octobre 1997

Jérôme Hesse : On ne peut pas vous définir, et je crois que cela ne vous déplaît pas. Mais si vous, vous deviez le faire ?

Jean-Edern Hallier : Je suis un écrivain, d'abord, totalement. Je suis totalement un écrivain, totalement un poète, totalement un homme du discours. C'est-à-dire que je suis un créateur. Je pense que les écrivains sont aujourd'hui les derniers des Mohicans. C'est une espèce en train de disparaître. Mais c'est une espèce très mystérieuse, parce que c'est une espèce de la liberté, qui disparaîtra pour un temps et qui renaîtra. Et qui ne peut pas ne pas renaître. Donc il peut se passer de longues périodes sans littérature, avec des sous-cultures, une pensée uniforme et molle, avant de voir la littérature reparaître, renaître, comme un phœnix renaît de ses cendres. Qu'est-ce qu'un écrivain ? C'est quelqu'un de totalement reconnaissable, quoi qu'il dise: c'est Proust, Céline, dans une certaine mesure Constant, Chateaubriand, Céline, Beckett. Il n'est pas possible, en langue française, de faire une "grande littérature" si l'on n'écrit pas bien. C'est possible dans les langues "romancières" qui ont beaucoup d'adjectifs, comme les langues anglo-saxonnes ; par exemple Faulkner, Steinbeck, Dos Passos écrivaient très très mal au sens de nos critères français. Dostoïevski et Tolstoï écrivaient comme des pieds. Ils étaient pourtant de grands écrivains. Le drame et la grandeur de la langue française, c'est cette espèce de colonne vertébrale grammaticale qu'on ne peut absolument pas tordre, ou très difficilement. Si j'étais un simple fabricant de livres, un vrai industriel, je ferais travailler des nègres, je pondrais mon livre tous les six mois, j'affinerais mes recettes pour exploiter un filon, être un de ces marchands de créneau de notre moyen-âge moderne, installé dessus jusqu'à ce qu'il s'use. Non, je me remets en question de livre en livre complètement, et j'essaie de recharger mes accus, de retravailler mon imaginaire. Je n'ai pas à

proprement parler un grand imaginaire, c'est à partir du déboîtement du réel que je peux créer. En ce sens, le journalisme m'est assez utile, et ma vie est le fumier de ma littérature.

JH : En somme, vous êtes votre plus grand biographe ?

J-EH : Effectivement, je parle presque toujours à la première personne, mais quelle importance ! Tout écrivain est Narcisse. Parce que resserrer son cercle autour de soi, comme disait Kafka, c'est s'adresser à l'universel. L'univers n'est peut-être après tout qu'une illusion, ce que les philosophes du XVIII^e ont appelé l'idéalisme pur, ou ce que Baudelaire appelait évaporation, concentration de soi. La clarté, la clairvoyance de soi, c'est une manière de parler de tout le monde. Parler de soi, c'est parler des autres, c'est parler de n'importe qui peut se reconnaître en vous, comme je crois que c'est la mission même de la littérature. De même que mon rôle d'écrivain est aussi d'être l'intercesseur de cette société secrète qu'est la littérature, de repasser les secrets de ma langue à des gens plus jeunes. En réalité, je suis toujours un enfant, j'ai toujours en moi ce que Gombrowicz appelle l'immaturité. L'immaturité, la capacité de verdeur, de refleurissement intime, c'est ça la force du créateur.

JH : Vous êtes aussi un enfant dans votre vie, même quand vous n'écrivez pas ?

J-EH : Le rapport à l'enfance que je peux avoir est extrêmement complexe mais permanent. La mémoire que nous avons de notre enfance fait de nos vies passées comme des vies éternelles. Le temps des grandes vacances, quand j'avais sept ans, huit ans, ça durait des siècles, bien sûr, et puis plus ça avance, plus les choses s'emballent, plus le temps devient court, plus le temps vécu disparaît. Il ne reste que cette espèce de plage éblouissante et lointaine de l'enfance. C'est déjà un peu le discours de la littérature, c'est-à-dire un double souvenir, un souvenir déphasé, un souvenir déplacé, comme, dans les toiles de Dufy, par exemple, les traits peuvent être à côté de la couleur. Alors c'est quoi, l'enfance ? D'abord c'est un certain totalitarisme. Ce n'est pas le totalitarisme des adultes, qui est un totalitarisme mou, c'est un totalitarisme de la passion, c'est la quête qui donnera chez l'adulte ce qu'on appelle la quête de l'absolu, aujourd'hui si décriée, si diffamée. L'enfance est ce moment d'intelligence, de folie, de liberté, de cruauté, de tendresse, d'amour, et tout ça s'efface. Je crois que l'adolescence n'est qu'un long âge ingrat, où sur nos cerveaux s'impriment les pouces mous des adultes qui essaient de nous impressionner, de nous influencer. Nous sommes de petites sardines enfouies au fond des classes d'âge, qui passent leur temps à être malaxées comme de la pâte à modeler, par une série de faux-maîtres abominables.

JH : Vous croyez qu'il est préférable de se retourner contre ce qui vous opprime, ou bien de créer ce qui vous manque ?

J-EH : Je crois que toute création véritable, c'est le *non possumus* : « Je me bats,

je ne peux pas supporter ce monde moderne, je n'y suis pas à l'aise, je vais être assassiné, massacré, meurtri, je vais perdre tout ce qui fait ma force et ma vérité. » Donc, c'est dans la chute, pas dans la révolte ou la rébellion, dans la chute, une espèce de parcours en dents de scie de l'animal, de l'homme frappé à mort par le mouvement de la mort et de la chute, que se créent les plus grandes choses, à la fois en poésie et pour les pères fondateurs. Alors il arrive miraculeusement que certaines chutes, certaines fautes absolues deviennent, par le *non possumus* luthérien, des créations ou des fondations. C'est mystérieux, mais c'est ainsi que cela se passe : saint Ignace, sainte Thérèse d'Avila, Marx. C'est le mouvement propre du grand créateur.

JH : Vous n'avez que Dieu à opposer à Marx ?

J-EH : D'abord, je suis persuadé que Marx croyait en Dieu, que c'était un réactionnaire absolu. Mais être réactionnaire, ce n'est pas être de Droite ou de Gauche, c'est ne pas supporter un monde qui ne ressemble plus à celui de votre enfance. Marx a inventé le marxisme comme matérialisme scientifique, parce qu'au XVIII^e siècle, la science et la philosophie s'étaient séparées. Il a voulu créer une philosophie-religion scientifique.

JH : Mais quelle différence faites-vous entre le réactionnaire et le conservateur ?

J-EH : Le conservateur s'adapte, renonce. C'est le pire. Il ne faut jamais renoncer, pas plus qu'il ne faut renoncer à la recherche de la vérité. Si la vérité est trop forte, on la renie, on la vomit, et si on en reprend, on s'y habitue, on devient alcoolique. Le monde est divisé en réactionnaires et conservateurs, qui peuvent être de droite ou de gauche, peu importe. Mais l'avenir est toujours aux réactionnaires, et comme disait Chesterton, il est toujours à des vieux messieurs vieux-jeu qui inventent des choses fabuleusement nouvelles.

JH : Toujours aller en avant ?

J-EH : Pas seulement. Tomber. Tomber ! Plus dure, plus haute sera la chute. Et tomber, mais dans un mouvement qui vous sera propre, et qui sera, dans tous les sens métaphoriques du terme, une ligne de vie.

JH : Vous avez le culte du malheur...

J-EH : Oui. Il faut aller jusqu'au bout de la chute pour pouvoir rebondir. Ce qui est très mauvais dans la vie, c'est de glisser, de glisser dans la vase, lentement. Ce qui est formidable, c'est de plonger jusqu'au fond du désastre et de la crise pour pouvoir rebondir.

JH : Pour que l'on vous aime ?

J-EH : Oui. L'amour, le sacrifice absolu, je crois à cela. C'est comme ce qu'on appelle le gambit aux échecs. Se sacrifier soi-même. On a craché sur tout. Sur les

diseurs de vérité, dont je suis, et on a craché abominablement sur l'amour, au profit de la sexualité, alors que c'est un des sentiments les plus forts et les plus sacrés. Alors il faut réinventer l'amour. Et en plus, il a ceci de fantastique, et notamment l'amour physique, qu'il produit quelque chose qui n'est absolument pas socialisable. La jouissance n'est pas asservissable aux lois de la société. Elle est anti-sociale, elle a toujours permis au monde de ne pas crever sur son fumier raisonnable, économique et pseudo-égalitaire. L'amour, c'est aussi la beauté la plus forte qu'il puisse y avoir en matière d'art. Mais il faut d'abord s'aimer soi-même, pour aimer les autres. Quelqu'un qui se respecte, qui se connaît suffisamment, peut aimer. Je crois qu'énormément de gens sont d'abord abjects envers eux-mêmes. C'est un problème de dignité philosophique. La plupart des gens avec lesquels on vit sont absolument morts, demi-morts. Ce sont des survivants, et j'ai souvent l'impression, quand je fais mes polémiques, par exemple, de faire mal à des gens assis sur leur fauteuil, que je réveille, et qui sont complètement anesthésiés. Les survivants qui nous entourent ne supportent pas qu'on les réveille. Alors mon discours est un peu celui d'un somnambule de la lucidité.

JH : Un peu ce que disait Wilde: « La vraie vie est si souvent celle qu'on ne vit pas »...

J-EH : Bien sûr ! C'est le combat permanent des vivants et des morts, des vivants d'aujourd'hui, et des faux vivants, c'est-à-dire des morts qui nous entourent. Les gens aliénés, les gens qui ont choisi les mille formes de servitude que propose la société. Moi, je suis un homme libre, c'est-à-dire un homme inutile. Je ne fonctionne pas dans le système du rendement que veut notre société actuelle. Je ne fais pas partie non plus de ce que j'appellerais le régime marchand et économiste. J'appartiens à la grande famille spirituelle. Je suis un maître à dépenser, à interpeller notre société. Et j'ai l'habitude de la haine, qui est de même nature que l'admiration, comme disait Freud.

JH : Tout plutôt que de rester dans le silence ?

J-EH : Oui. Je suis un petit combattant qui sort son épée de bois, c'est certain. C'est mon côté bretteur. Mais en allant plus loin, j'estime qu'il y a un rapport réel avec autrui, dans la polémique. Il y a un affrontement ; et ce sont les époques les plus polémiques, les Lumières, le XVII^e siècle ou la Renaissance, qui ont été les époques les plus violentes sur le plan des affrontements individuels, qui ont été les plus grandes aussi sur le plan des découvertes de l'esprit et de la pensée. Nous constatons l'affaiblissement de la pensée moderne au profit d'une espèce de sous-discours d'uniformisation, de fausse polémique, ou à l'absence de polémique, entre des gens qui se tiennent aujourd'hui par la barbichette et vivent dans une sorte d'oligarchie qu'il ne fait jamais bon dénoncer. Les polémiques actuelles sont des polémiques de sergent-major ou de cuistre. Alors moi, je sors la croix, et quand on sort la croix, on fait sortir les démons. Ce terrorisme me concernant, ces

dénonciations contre moi, pire que *Gringoire* [journal d'extrême-droite qui paraissait avant la guerre] ou l'antisémitisme le plus violent, c'est parce que j'ai sorti la croix. Je me suis référé tout à coup au monde de la vérité. Les gens ne s'attachent plus qu'aux apparences, dont ils ne connaissent même plus les ombres et les lumières. La vérité, par rapport à l'exactitude, est le plus fort imaginaire que l'homme ait jamais pour dénoncer les impostures. Alors on parle de mes changements dans mes itinéraires intellectuels. C'est faux. Mes changements d'humeur, mes changements de passions ne sont que les facettes d'un même personnage, mais des facettes légitimes et vraies. On a voulu faire prendre pour une incohérence ce qui n'est que le discours des facettes d'un personnage. Je crois au contraire que je suis quelqu'un qui a une profonde cohérence. Mon discours, c'est la recherche de la vérité, ce qu'on appelle en termes religieux l'apologétique, qui passe par la dénonciation de ses propres erreurs. Et moi je suis toujours en avance d'une erreur sur les autres.

JH : Peut-on encore vous croire quand vous parlez ainsi ?

J-EH : Vous savez, on a fait de Dali ou de Picasso des clowns, parce qu'on ne les comprenait pas. On les a bouffonnés. Et je crois qu'à bien des égards, je suis bouffonné parce que ce que j'écris, comme Picasso, est un patchwork de traits, de couleurs et de pensées. C'est une insulte aux imbéciles, et les imbéciles ne se trompent pas quand ils m'attaquent. L'originalité, ou la force, ou la profondeur de mon travail de créateur ne peut être qu'une insulte à l'imbécillité ambiante. L'erreur de mes détracteurs, c'est qu'ils prennent à la lettre tout ce que j'écris. Je dirais : « *Je suis un assassin* », tout le monde répéterait « *Il est un assassin* ». C'est-à-dire que je les entraîne sur mon propre terrain, où, finalement, je les perds de vue.

JH : Mais vous aussi, vous vous êtes peut-être perdu de vue ?

J-EH : Je crois que j'ai toujours échoué, que mes victoires se passent de chute en chute, de désastre en désastre. Mais là, c'est l'art de la littérature, c'est de passer du pouvoir perdu à la souveraineté, de récupérer par la souveraineté ce qu'on perd sur le plan du pouvoir. Par exemple, j'aurais beaucoup voulu être ministre ; je ne l'ai jamais été.

JH : Cela vous paraît vraiment si important ?

J-EH : Oui, ça m'aurait plu. Mais avec le moindre point d'appui, comme aurait dit Archimède, j'aurais voulu soulever le monde, jouer à la vérité, au sérieux, au monde réel. Je serais dangereux comme homme politique, parce que je risquerais de faire le pire, dire des choses bien.

JH : C'est pour jouer la comédie, ou pour rester enfant, que vous voudriez être ministre ?

J-EH : C'est par jalousie envers Lamartine et Chateaubriand, qui ont

d'ailleurs été de mauvais hommes politiques. Mais je n'ai pas de rapport avec la politique, j'ai un rapport avec l'Histoire. Moi, je ne m'adresse à l'Histoire qu'au travers de la littérature, à laquelle je reconnais un pouvoir infini sur les âmes, qui n'est pas une manière de libérer ou d'asservir les gens, de tenir un discours démagogique de plus sur le prix de la vie, le confort, l'inflation, le bonheur politique. Le discours du bonheur politique est un anachronisme du XIX^e siècle. La littérature, c'est la capacité absolue de parler ou d'humilier, d'offenser, sans pour autant feindre de libérer. C'est s'adresser au tréfonds où chacun se reconnaît. La littérature, c'est la liberté ; c'est aider les gens. Evidemment, j'ai pris position pour Mitterrand, que j'aime beaucoup. Je n'ai aucune raison de changer d'avis comme cela, même si je ne partage pas toujours mes propres opinions, loin s'en faut. Je connais Mitterrand depuis 1969. Il a assisté à un des procès fait à mon journal *L'Idiot international*. C'était un procès sur les travailleurs immigrés, où j'ai été condamné à un an de prison avec sursis. Mitterrand était venu au fond du tribunal dans sa robe d'avocat, et il regardait la présidente du tribunal Mme Rozès, qui avait déjà à l'époque des sympathies socialistes. A partir de ce geste de Mitterrand, une amitié assez tenace est née puis s'est développée. Nous avons eu de longues conversations littéraires, personnelles et affectueuses, mais je ne lui ai jamais caché mon absence d'affinités pour ses idées politiques. Aujourd'hui, je n'ai donc pas de rapport avec un président de la République qui s'appelle François Mitterrand. J'ai un rapport avec deux présidents de la République, deux François Mitterrand. Le Mitterrand de mon réel, et celui de mon imaginaire. Et lorsque François Mitterrand défaille (de mon point de vue : politiquement), eh bien je suis très embêté pour mon personnage de roman François Mitterrand, et à ce moment-là, je dénonce le personnage réel pour sauver mon personnage imaginaire, et je suis complètement affolé. Je me dis : j'ai écrit quarante articles sur lui, il y a vingt pages sur lui et nos relations dans mon livre *Chagrin d'amour*, à propos duquel il a écrit que j'étais le plus grand écrivain de ma génération, mais je crois qu'il ne sait pas ce que sait un écrivain : un écrivain, confronté à un homme politique, a toujours deux personnages en face lui : le réel et l'imaginaire. Je crois que chaque homme d'État est à lui-même un personnage de roman. Pour arriver au pouvoir, il faut être un extraordinaire personnage de roman. Mais ce sont des romans qui ne se répètent pas. Le destin de Mitterrand est arrivé au stade de son accomplissement politique. On ne peut rien prévoir. Mais quelle catastrophe pour moi si Mitterrand n'était pas un grand président de la République.

JH : Et quelle catastrophe s'il vous nommait ministre ! C'en serait fini de votre relation...

J-EH : J'aurais peut-être été un bon ministre. Qui vous dit que je ne le serai pas.

JH : Vous perdriez votre amitié...

J-EH : La seule chose qui m'ennuierait dans une fonction ministérielle, c'est

le temps perdu. Pas celui du travail, à proprement parler, celui de la représentation, de la vanité...

JH- Mais vous aimez ça, la représentation !

J-EH : Oui, je suis un écrivain moderne, et j'exprime parfaitement et mieux que les autres notre modernité par la fulgurance, la phosphorescence, la rapidité. Je crois que la représentation dans les médias est un monde où on peut faire passer l'éclair, l'électricité, au sens où l'entendait MacLuhau, et que l'avenir n'est plus aux idéologues ou aux gens de la pensée lente, mais à une pensée extrêmement rapide, fulgurante.

JH : Après 78, vous jetiez François Mitterrand à la trappe, vous lui disiez de se retirer.

J-EH : Je méjugeais complètement le rôle de l'appareil dans la prise de pouvoir politique, quand je me suis efforcé de séparer Mitterrand des socialistes. Mais vous savez, comme le disait Pareto [*politiste du XX^e siècle*], le corps politique est comparable au sang. Il se vicie progressivement, il faut lui apporter du sang neuf d'un corps constitué différent, le sang de la pensée. Quant à comparer la politique à une religion, comme d'autres le font, cela me paraît être une erreur, à l'heure où, justement, Mitterrand choisit comme emblème sur sa photo officielle *Les Essais* de Montaigne, qui sont la plus haute expression de la laïcité et de l'impertinence. Et personne n'a réfléchi, sauf peut-être Glucksmann, à ce mystère, à ce choix d'un Humanisme qui n'a rien à voir avec l'humanisme bêlant d'aujourd'hui. L'Humanisme de Montaigne est aristocratique, c'est celui du plus haut savoir, le dernier héritage de l'Humanisme de la Renaissance, qui n'a rien à voir ni avec la communale, ni avec ses écrivains. Moi, cette photo m'a longuement rendu perplexe, car finalement elle se voit comme le nez au milieu de la figure, et personne n'a essayé de méditer sur ce symbole que pouvait être Montaigne, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus raffiné, de plus aristocratique !

JH : Alors que Mitterrand ne fait jamais rien au hasard.

J-EH : C'est un choix intentionnel.

JH : Le jugez-vous bon écrivain ?

J-EH : Il y a chez lui des accents lyriques, lamartiniens auxquels, je dois l'avouer, je suis sensible. Sa poésie n'est pas mauvaise. C'est presque un très grand écrivain. Les quatre premiers chapitres du *Coup d'État permanent* sont absolument magnifiques. Mais il y a aussi ces fleurs de rhétorique III^e République qui me sont insupportables. Mitterrand navigue dans cette contradiction, de la rhétorique morte à la pensée vivante, forte et lyrique. Il aurait pu devenir un grand écrivain s'il n'avait fait que de la littérature ; mais sa littérature, c'est la politique, c'est la prise de pouvoir. Il la fait tous les jours dans son bureau de l'Élysée.

JH : De 1936, année de votre naissance, mais également du Front populaire, à 1981, année où la Gauche revient au pouvoir, quel bilan tirez-vous de l'implication des intellectuels dans la politique ?

J-EH : Le pouvoir intellectuel, c'est l'œuvre, ce n'est pas la présence dans les médias, ou les collaborations que vous pouvez avoir dans tels journaux, ou des passages à la télévision, même si sur ce plan-là je suis bien servi, je dois l'avouer. Et qu'est-ce qu'un intellectuel ? C'est un écrivain raté. Ce qui compte, c'est l'influence que quelques livres peuvent avoir, qui feront leur travail de taupe, non pas au fond de la terre, mais dans le cerveau de celui qui les lit. Si, depuis quinze ans bientôt, malgré tous les ennemis que je peux avoir, je n'ai pas été complètement démolé, disqualifié, si tous les jours, d'une chute à l'autre, je deviens chaque fois plus entendu, plus puissant, par la souveraineté de mes écrits, c'est parce que je mène une espèce de guérilla de la vie qui est je crois celle des paysans d'avenir, ou celle que pouvait mener dans 1984 de George Orwell, Winston Smith, le dernier homme libre. Lui aussi disait la même chose que Nietzsche ou moi, à savoir que l'avenir appartient à la mémoire la plus longue. Et dans cet extraordinaire chef-d'œuvre, à quoi trinquent les trois hommes ? A la mémoire. La perte de la mémoire, c'est la mort. Or, nous sommes dans une société du présent, du bonheur au présent, à tous niveaux. Et de plus en plus nombreux seront demain les intellectuels qui participeront à ce pouvoir de l'idéologie un peu vague, de plus en plus répandue dans le discours des classes moyennes sur l'intelligence. De plus, nous vivons dans une époque où la dialectique de la vérité et du mensonge n'existe plus. Je crois qu'il faut se battre, pour être ce que Kierkegaard appelait un témoin de vérité. Quoi qu'il vous arrive, qu'on vous crache dessus, que vous soyez bafoué, insulté, que vous ayez l'impression de ramer à contre-courant, eh bien il faut continuer à avoir cette fonction, qui consiste non pas à caresser le public hypothétique dans le sens du poil, mais à aller a contrario. Moi, j'ai toujours dénoncé la sous-culture journalistique, qui se marie très volontiers à la sous-culture universitaire. Et dans ce pot-bouille idéologique où chacun touille comme il peut, la pensée claire, l'imagination, la compréhension en font les frais. Plus on informe, moins on comprend, plus on se penche sur les choses, plus on met des lunettes pour ne pas les voir. Il y a aussi des lunettes pour rendre aveugle. Le journalisme est à mon avis un handicap pour celui qui essaierait de déchiffrer les clefs, les énigmes et les mystères de la société à travers la presse. C'est là que le rôle de l'écrivain me paraît décisif. Je pense que la littérature remise dans la presse écrite, c'est, à l'heure de l'information, de la multiplication des possibilités télévisuelles ou de radio, la seule manière de refaire des analyses qui ne soient pas conformistes. Nous avons de plus en plus besoin d'écrivains, de gens libres, de penseurs qui aient la fonction d'indicateurs sociaux de notre modernité ■